

708

**PIRSCH** (*Eugène-Léon-Jean-Marie*), Capitaine commandant (Braine-le-Comte, 28.9.1886 — Saint-Gilles, 5.12.1937).

Quand Pirsch partit pour la première fois pour le Congo, en 1907, il n'avait que 21 ans. Sa désignation pour les Falls l'amenait dans une région que la campagne arabe, puis la lente répression de la révolte des Batetela, avaient fort désorganisée. Il s'agissait d'y mettre de l'ordre, en faisant renaître la paix entre les chefferies et en assurant la régularité des moyens de communication. Pirsch fut attaché à cette délicate mission. Il y était prédisposé, non seulement par sa crâne vaillance, mais aussi par la séduisante cordialité qui émanait de sa personne et à laquelle les Noirs ne résistaient pas plus que les Blancs. Même les plus farouches d'entre eux finissaient par venir à lui en pleine confiance. Des dons aussi précieux faisaient de ce nouveau venu un collaborateur d'élite. Il fut notamment celui du futur général Henry de la Lindi, qui devait lui rendre trente ans plus tard un vibrant hommage.

De 1907 à 1918, Pirsch accomplit plusieurs termes en Afrique. Jeune sous-lieutenant, il était en congé en Europe lors de la brutale invasion de 1914. Il eut ainsi l'occasion de participer à la dure campagne, de Liège à l'Yser, en passant par Anvers. En 1915, le Gouvernement du Havre ayant lancé un appel à ceux qui voulaient partir au Congo, Pirsch saisit l'occasion qui se présentait pour retourner vers ce pays où il avait tant laissé de son cœur, et cela lui valut de rentrer en pleine action, faisant la campagne d'Afrique après celle de Belgique.

Les noms de Tabora et de Mahenge étant entrés dans l'histoire, Pirsch, qui semble avoir eu la hantise de vivre à la pointe du combat, reprit sa place à l'Yser dans les rangs de l'armée belge, ce qui lui permit de participer à l'offensive libératrice. Puis ce fut le retour à la vie civile. Pour un tel homme, ceci ne pouvait signifier un repliement sur soi. Aussi le vit-on partout où des œuvres coloniales de propagande ou de bienfaisance réclamaient des cœurs ardents ou des hommes d'action désintéressés. Il fut notamment l'un des principaux rédacteurs de la revue « *Notre Colonie* ».

Frappé d'un mal implacable, il supporta splendidement ses atroces souffrances, dont il ne voulait même pas qu'on parlât. Pour lui, la générosité n'était pas, ne fut jamais qu'un simple mot : elle était un dépassement.

10 février 1953.  
M.-L. Comelieu.

*Bulletin de l'Association des vétérans coloniaux*,  
déc. 1937, pp. 14-15. — *Notre Colonie*, avril 1930,